



Cyrille GOVE

**FIGURES
TROUBLES
En Orléanais**

éditions
antiquaire
de
la
ville
de
la
ville
de
la
ville

LE SORT DE PIERRE BIET

Il avance sur le petit chemin sableux que les herbes folles commencent à envahir.

C'est le début de la deuxième quinzaine d'août. Il fait beau. Les grandes chaleurs, suivies des quelques pluies froides, sont oubliées les unes comme les autres. N'était la brièveté — encore relative — des jours, on aurait l'impression que l'été va recommencer et, avec lui, la douceur de vivre.

Il avance. Lui aussi est content de respirer plus tranquillement, de pouvoir prendre le temps de marcher sans chercher, pantelant, l'ombre des arbres rares. Il se sent un peu moins fatigué. S'il était sûr de ne rencontrer personne, il déboutonnerait le haut de sa soutane, tant l'envie de sentir l'air doux sur son cou est forte. Le blé, l'orge et l'avoine ont été coupés ; les petits champs à sa droite et à sa gauche se reposent. Aux Trois-Setiers, là-bas à main droite, les deux Gaspard, le père et le fils, ont déjà retourné leur terre. Une autre saison se prépare. Verra-t-il une nouvelle fois les blés murir ? La douceur de l'air et celle des couleurs, délicieusement automnales déjà, le poussent à le croire. Mais il sait, il sent, que c'est peu vraisemblable. La prière. Reste la prière : la sienne et celle des fidèles, à qui il n'a pas pu cacher son état de santé.

— Allons, maître Biet, à votre âge, personne ne meurt ! Vous verrez que, l'hiver prochain terminé, vous renaîtrez en même temps que le reste de la nature !

« À mon âge, répète-t-il pour lui... Oui, c'est vrai, après tout ! »

Pierre Biet a eu 25 ans en juin. Un bien bel anniversaire, le premier dans sa première paroisse ; une belle cérémonie : des fleurs, des mots amicaux, des enfants souriant qui ont voulu sa bénédiction et qu'il a pris plaisir à bénir.

C'est à la fin de mars qu'il a été ordonné prêtre. Ils étaient tous allongés face contre terre dans le chœur de la sombre et mystérieuse cathédrale de Chartres, éclairée de tous ces flambeaux qui ont fini par noircir une partie des vitraux, quand Monseigneur des Montiers de Mérinville leur a donné l'onction... C'est en se relevant qu'il avait senti la douleur pour la première fois. Il avait même failli pousser un cri. Pourquoi l'évêque avait-il cru bon, dans son prône interminable, d'évoquer le Roi-Soleil, mort depuis douze ans ? Pierre Biet ne s'en souvient plus. Mais la douleur, oui, il s'en souvient : elle ne l'a guère quitté depuis lors, il faut le dire. Il était arrivé à Illiers le mardi suivant, le 1^{er} avril 1727. Exactement quatre mois et demi plus tôt. Le curé et le premier vicaire l'avaient accueilli très aimablement et il avait célébré sa première messe, une messe basse, évidemment, le même jour, à sept heures du soir. Les gens étaient venus assez nombreux, surtout des femmes, et il avait tenu, après la messe, à saluer, sur le parvis, la plupart des fidèles, plutôt surpris par son âge : de mémoire d'homme, on n'avait vu vicaire si jeune à la paroisse Saint-Jacques.

Il fait bon vivre à Illiers, se dit maître Biet, comme il va s'asseoir sur un gros caillou. Mais c'est le mot « vivre » qui, en même temps que la douleur un instant oubliée, arrête son mouvement. Certes : il fait bon vivre, reprend-il en se redressant vivement, ayant tronqué sa phrase et son geste. Mais après ? Après, regrette-t-on ce qu'on a aimé ici-bas ? Faire confiance au Très-Haut, c'est tout ; le reste viendra en sus. Le pardon. La guérison.

Le 25 juillet, à la grand-messe pour la fête de saint Jacques, à six heures et demie du matin, Pierre Biet s'était écroulé. Il avait perdu connaissance, cette fois. Passé une stupeur silencieuse de plusieurs secondes, des fidèles s'étaient précipités vers lui, suivis du premier vicaire en vêtements liturgiques : c'est à partir de ce jour-là que tout le monde avait compris que le jeune prêtre était malade, gravement sans doute. Trois hommes l'avaient déposé sur son lit étroit ; on avait attendu qu'il revienne à lui, lui faisant respirer des sels en lui maintenant la tête plus haute que le corps.

« C'est depuis lors que les gens m'aiment tant. Le lendemain, la veuve du marguillier, qui avait demandé à maître Chassériau, le curé, si elle était autorisée à me rendre visite, est venue dans ma chambre. Elle m'a demandé si je souffrais et j'ai répondu oui. Pouvait-elle faire quelque chose pour moi ? Oui : passer de l'eau sur mon visage. Elle a ôté le premier bouton de ma soutane pour ne pas la tacher, mais j'ai retenu sa main, qui était petite et fraîche ; elle m'a souri. Je n'avais plus mal ; comme un enfant réconforté, je lui ai rendu son sourire. Dieu, que cette femme a gardé un beau visage ! Avais-je le droit de le penser ? Ai-je le droit de le penser, aujourd'hui, encore ? »

Pierre Biet reprend sa marche sur le chemin sableux. D'autres pensées lui viennent, sans suite.

« Comment fera Gaspard le jeune pour s'occuper de ses terres quand son père sera mort ? Trouvera-t-il une femme pour l'aider (pour l'aimer) alors qu'il a déjà quarante ans ? Il y a encore des glaneuses aux Galernes : elles coupent les épis perdus sans un mot, les yeux rivés au sol. Un rossignol a chanté sur le rebord de ma fenêtre ce matin à l'aurore. Et la veuve du marguillier se nomme Marie, comme notre mère du Ciel : j'ai entendu sa belle-sœur l'appeler le lendemain de sa visite, devant le café Joseph. J'espère qu'elle

n'a pas dans l'idée d'épouser Gaspard. Elle m'avait dit, tout doucement : " fermez les yeux, je vais mouiller un linge pour vous rafraichir le visage". Ma tête était retombée sur l'oreiller comme une masse ; elle l'avait délicatement soulevée et maintenue, faisant montre de plus de force que je n'aurais cru. Je me sentais mieux, presque bien. " Où souffrez-vous ? " Au lieu de répondre à sa question, je lui avais dit "encore, je vous prie." Et elle avait recommencé. Sa sollicitude et sa gentillesse n'ont pas de prix, comme celles, dit-on, de notre mère céleste ; je n'osais pas ouvrir les yeux car je savais son visage tout près du mien. "Encore, je vous prie." Je savais qu'elle souriait et voulait s'en cacher. »

Maitre Chassériau, le curé, lui a ordonné de se reposer. Il l'a dispensé de sa messe quotidienne, à l'exception de celle du dimanche. Il peut, s'il s'en sent capable, rendre visite à des paroissiens, ce qu'il va commencer tout de suite : au bout du chemin sableux se tient la dernière maison d'Illiers, une chaumière écartée de tout, dont le terrain descend jusqu'au Loir. Il ne se rappelle pas le nom de la famille qui y habite. Pierre Biet toque à la porte ouverte et entre. Au fond de l'unique pièce, près de la cheminée éteinte, une femme, sa grande fille et des marmots.

— Je suis la petite-nièce de Gaspard le vieux, dit la femme. Ne restez pas debout, maitre Biet, on sait bien que vous êtes souffrant !

Elle lui tend une belle tranche de pain et le pot de beurre.

— Nous avons trois vaches, ici, et un cheval. Voyez que nous ne sommes pas à plaindre.

Elle n'a pas d'âge. Sa grande fille peut avoir douze ans. Pierre Biet met un peu de beurre sur le pain, mais il sait qu'il n'aura pas assez d'appétit pour honorer l'offrande de la femme. Il se force pourtant d'une bouchée, qu'il mâche en

hochant la tête et en regardant son hôtesse, comme pour remercier.

— Quel âge ont les petits ?

— Deux, trois et six ans.

— Sont-ils baptisés ?

— Point encore ; juste ondoyés. On les baptisera tous les trois à la Noëlle.

« À la Noëlle », se répète à part lui le jeune prêtre.
« Y serai-je ? Oui, si Dieu veut. »

Il a l'impression que la femme a lu sa pensée. Elle dit :

— Vous verrez que vous serez rétabli pour Noël. Si c'est le cas, il faudra vous tenir bien chaudement : l'hiver est froid, à la campagne.

Pierre Biet bénit les enfants et leur mère en se remettant debout. Il demande :

— Quels sont vos voisins les plus proches ?

— Eh bien si vous pouviez longer la rive du Loir en volant par-dessus les chardons et les taillis d'églantiers, vous auriez le manoir de Mirougrain, mais ça ne compte pas, parce qu'il faudrait encore traverser le gué du Cochon — sauf votre respect — pour y accéder. Non, les plus proches de nous, ce sont les Giraud : vous savez, lui, c'est le frère du boulanger. Ensuite, en arrivant au bourg, passé le pont, vous avez à droite la veuve du marguiller, Marie Chaussat, et à gauche la vieille Célestine Proust, veuve elle aussi, évidemment, mais depuis longtemps.

Il remercie la femme. Mais son cœur a sauté quand elle a évoqué Marie Chaussat. Pourquoi ne pas lui rendre sa visite du mois dernier ? En cheminant, sans qu'il sache exactement pourquoi, il sort son bréviaire de sa poche, le garde serré dans sa main gauche et vérifie machinalement si sa soutane est bien boutonnée jusqu'en haut.

— Marie ? Marie Chaussat ? Il s'aperçoit qu'il n'a même pas utilisé une quelconque salutation ni la moindre tournure courtoise.

Un bruit ; une porte qui s'ouvre.

— Tiens ! Mais c'est mon petit vicaire ! Quelle heureuse surprise de le voir debout et vaillant !

Pierre Biet sourit, même s'il ne se sent pas réellement vaillant, et peut-être même à cause de cela.

— Il vient me faire réciter mon catéchisme ? ajoute-t-elle en montrant le bréviaire. Puis : vous ne m'avez pas dit l'autre fois où se trouve le siège de votre douleur. Savez-vous que j'ai un don de guérisseuse ?

— Je souffre des reins, d'une douleur qui peut irradier jusqu'aux genoux. Toute position, pendant les crises, m'est insupportable.

Pierre Biet se surprend lui-même : il n'a pas hésité une seconde avant de répondre à cette femme qu'il connaît peu, mais pour qui il éprouve un sentiment où se mêlent la confiance et l'affection et peut-être d'autres choses qu'il ne cherche pas à définir.

— Je vais vous masser.

— Et comment cela serait-il possible ? Comment pourrais-je agréer votre offre ?

— Mon petit vicaire : d'abord, j'ai l'âge canonique puisque je viens de fêter mes quarante ans ; ensuite nous allons faire en sorte que ni la religion ni la morale n'aient quoi que ce soit à redire sur ce qui se passera. Vous vous allongerez sur la table de la petite pièce qui sert à cet usage, et je tirerai les volets, comme je fais toujours quand on vient me consulter. Moi-même je ne vous verrai pas.

— Ce n'est malheureusement pas possible ; vous voyez bien où je souffre...

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

La voix de la veuve du marguillier est douce et apaisante comme était doux et apaisant son geste, dans sa chambre, le mois dernier. Si, il a confiance en elle. La torture physique dont le jeune homme est l'objet de plus en plus souvent lui donne une avidité de soulagement et de compassion.

Il est allongé dans l'obscurité ; la veuve du marguillier a disposé des oreillers sur la table de sorte qu'il ne souffre pas trop de la position, qui lui rappelle, *mutatis mutandis*, celle de son ordination. Seule la région du bas de son dos est à l'air libre. Elle lui parle :

— Je vais vous masser avec une serviette imbibée d'huile tiède. Ne craignez point...

Maitre Biet ne craint rien. La main est douce. La douleur semble s'estomper. Les minutes s'écoulent, bienheureuses, en présence de Marie Chaussat qui le soigne, dans l'obscurité de cette petite pièce où des fleurs invisibles exhalent en secret un parfum léger.

Et puis :

— J'ai trouvé le point sensible, n'est-ce pas ?

— Oui, fait-il dans une plainte.

Elle masse encore puis s'arrête.

— Levez-vous, maitre Biet, dit-elle d'une voix qu'il a du mal à reconnaître. Elle quitte la pièce. Il se rhabille complètement et la rejoint dans la cuisine. Elle le regarde d'un drôle d'air, évitant son regard à lui.

— Merci, commence-t-il...

— Maitre Biet, lui coupe-t-elle la parole. Je ne peux rien contre ce mal-là. Sauf venir prier à l'église avec vous à chaque fois que vous direz la messe...

L'espoir qu'il avait jeté violemment dans les mains de la veuve du marguillier vient de se briser en mille morceaux. Il comprend. Il comprend ce qu'elle n'a pas dit. Il lui semble

que la douleur est revenue, tellement forte qu'il aura du mal à rejoindre sa chambre.

— Combien de temps ? murmure-t-il en mettant sa main sur la clenche de la porte.

Sans un mot, elle s'approche de lui et dépose un baiser sur sa joue. Il voudrait bien... Sait-il ce qu'il voudrait ? De toute façon, il est déjà dehors. Seul absolument. Seul avec son mal. Il aimerait savoir que Marie, par la fenêtre, le regarde cheminer ; de peur d'être déçu, il ne se retourne pas.

« Encore, je vous prie ». Mais Marie n'est pas revenue à son chevet.



— Mes bien chers frères. Je ne monterai pas en chaire, en ce dimanche 28 septembre de mon premier automne à la paroisse Saint-Jacques. Mon état de santé ne me le permet pas encore. Mais votre prière a fait (et fait encore) merveille auprès de la miséricorde divine ; je sais l'amitié que vous m'avez toujours portée et j'en rends grâce quotidiennement au Très-Haut, le suppliant de vous combler à votre tour...

Marie Chaussat est là, parmi beaucoup d'autres fidèles. Mais il ne retrouve pas sur son visage ses traits habituels, qu'il aime tant. Elle lui paraît austère, presque lointaine, au milieu de l'allégresse générale. Oui. Les paroissiens l'aiment comme ils n'ont jamais aimé un prêtre jusqu'à cette heure...

— Il y a 15 jours, je ne pouvais plus bouger ; regardez : je peux aujourd'hui célébrer la sainte messe sans presque avoir besoin de m'asseoir !

« Marie Chaussat, pourquoi ne souris-tu pas avec les autres ? Pourquoi tes yeux sont-ils rougis ? N'es-tu pas heureuse de me voir en cet état, presque guéri ? »

□

— Quel jour est-ce, je vous prie ? demande-t-il dans un souffle.

— Mercredi. Mercredi 8 octobre.

— Depuis quand ai-je perdu connaissance ? Qui êtes-vous ?

— Je suis Marie ; vous ne me remettez donc pas ? Ne vous agitez pas. Vous êtes tombé le lendemain de votre messe, le 29 septembre. De grâce, restez tranquille. Les fidèles vous avaient applaudi, quand vous êtes venu les bénir sur le parvis...

« Oui, Marie. À présent je reconnais ton visage. Ton beau visage. Suis-je si mal en point pour que tu me souris ainsi sans en avoir envie, sans me quitter des yeux ? Je n'ai pas la force de lever le bras. Je voudrais tant caresser sa joue... Non, pas déjà ! Encore, je Vous prie... »

□

Dans l'église Saint-Jacques d'Illiers (actuellement Illiers-Combray), il ne reste qu'une seule dalle funéraire, ce qui n'est pas fréquent, à droite en entrant. Humble (sur le seuil) et émouvante à force d'être précise. On peut y lire :

*CY GIST ET REPOSE LE CORPS
DE MAITRE PIERRE BIET PRESTRE
ET VICAIRE DE CETTE
EGLISE ET QUI FUT ORDONNE
PRESTRE LE XXIX MARS MDCCXXVII*

*ET DECEDA LE VIII OCTOBRE DE LA MESME ANNEE
AGE DE XXV ANS ET IIII MOIS.
UN DE PROFUNDIS.*